



# FEUILLET DE ST SYMÉON

N°96 – DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE 2021  
DIMANCHE DES PÈRES DU SEPTIÈME CONCILE

## Tropaire

Tu es glorifié au-dessus de tout, ô Christ notre Dieu, / toi qui as établi nos Pères pour éclairer la terre ; / et par eux, Tu nous as tous guidés vers la vraie foi. //  
Ô Très miséricordieux, gloire à toi.

## Kondakion

Le Fils qui a indiciblement resplendi du Père, / et qui en deux natures est né d'une femme, / nous Le contemplons et ne refusons pas de représenter son visage, / mais le reproduisant avec piété, nous le vénérons avec foi. / C'est pourquoi, fidèle à la foi véritable, // l'Église embrasse l'icône de l'Incarnation du Christ

## Épître du jour

(2Co VI, 16-VII, 1) Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : "J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple."

C'est pourquoi, "Sortez du milieu d'eux, Et séparez-vous", dit le Seigneur ; "Ne touchez pas à ce qui est impur, Et je vous accueillerai.

Je serai pour vous un père, Et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant."

Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu.

## Épître des Saints Pères

(Hb XIII, 7-16) Frères, souvenez-vous de vos chefs qui vous ont annoncé la parole de Dieu ; considérez quelle a été la fin de leur vie, et imitez leur foi. Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement. Ne vous laissez pas entraîner par des doctrines diverses et étrangères ; car il est bon que le cœur soit affermi par la grâce, et non par des aliments qui n'ont servi de rien à ceux qui s'y sont attachés. Nous avons un sacrifice dont ceux qui font le service au tabernacle n'ont pas le pouvoir de manger. Les corps des animaux, dont le sang est porté dans le sanctuaire par le grand prêtre pour l'expiation des péchés, sont brûlés hors du camp. C'est pour cela que Jésus aussi, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Sortons donc pour aller à lui, hors du camp, en portant son opprobre. Car nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir. Par lui, offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire le fruit de lèvres qui confessent son nom. Et n'oubliez pas de faire du bien et de partager, car c'est à de tels sacrifices que Dieu prend plaisir.



### Évangile de la Cananéenne

(Mt XV, 21-28) En ce temps-là, Jésus se retira dans le territoire de Tyr et de Sidon. Et voici, une femme cananéenne, qui venait de ces contrées, lui cria : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Il ne lui répondit pas un mot, et ses disciples s'approchèrent, et lui dirent avec insistance : « Renvoie-la, car elle crie derrière nous. » Il répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais elle vint se prosterner devant lui, disant : « Seigneur, secours-moi ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. » « Oui, Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Alors Jésus lui dit : « Femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux. » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.



### Évangile du Dimanche des Saints Pères

(Jn XVII, 1-13) Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : « Père, l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole. Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi. Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; – et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; – et je suis glorifié en eux. Je ne suis plus dans le monde, et ils sont dans le monde, et je vais à toi. Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, en sorte que l'Écriture fût accomplie. Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite.

### DIMANCHE DES PÈRES DU SEPTIÈME CONCILE

"Sois glorifié par-dessus tout, ô Christ notre Dieu qui sur terre as établi nos Pères saints comme des flambeaux et grâce à eux nous as tous conduits vers la vraie foi : Dieu de miséricorde, Seigneur, gloire à toi :"*(Tropaire de la Fête)*

#### Homélie du Père Boris Bobrinskoy pour le Dimanche des Pères du 7<sup>e</sup> Concile 1985.

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

L'Église célèbre aujourd'hui la mémoire du 7<sup>e</sup> Concile Œcuménique qui proclama le dogme et consacra le culte des Saintes Icônes.

Plutôt que de vous parler des icônes et de leur culte, je vais parler du sens intérieur de l'icône, de l'icône éternelle qui nous est révélée en Jésus Christ, qu'est Jésus Christ Lui-même, et de cette icône qui est gravée dans le cœur de chacun de nous et dont nous

devons réaliser dans notre existence entière la conformité, la manifestation, la ressemblance la meilleure possible. Il y a des icônes belles, il y a des icônes moins belles, mais le cœur de l'homme est créé pour être une icône de splendeur et de gloire, afin d'être ainsi le temple adéquat de la divinité. La parole évangélique qui va nous aider à cerner davantage ce mystère de l'icône éternelle qu'est Jésus et que nous sommes en Lui, c'est le texte de l'Évangile d'aujourd'hui, la parole de Jésus, "Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux"; C'est une parole extraordinaire d'élan, de force et de contenu, elle reprend et surtout elle continue et dépasse même ce que l'Ancien Testament nous disait déjà sur l'exigence de Dieu à la sainteté. Selon le Pentateuque Dieu appelait son peuple à la sainteté : "Soyez saints, car Je suis saint", ou bien "Soyez saints, car Yahvé votre Dieu est saint"; la sainteté de Dieu, on peut dire, est à la fois une expérience et certitude, et une révélation fondamentale qui dépasse infiniment la compréhension de l'homme et qui place l'homme en face de Dieu, en face du Dieu qui est à la fois le tout Autre et en même temps la perfection, la sainteté, Celui en qui réside l'infini de gloire, de bien, de lumière, de puissance et de sagesse. Tous les titres que nous pourrions accumuler, viennent finalement se rassembler dans cette lumière blanche de la sainteté de Dieu. De cette sainteté que les Séraphins ont chantée selon la vision d'Isaïe.

Lorsque Jésus nous dit : "Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux", il y a à la fois une confirmation de cet appel à la sainteté, mais aussi un dépassement. Un dépassement, nous osons le dire, comme le Nouveau Testament est tout entier un dépassement de l'Ancien, sans d'ailleurs en retirer un seul iota. Je vois ce dépassement de l'Ancien Testament en trois moments de cette phrase soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux". Essayons de pénétrer avec patience ce contenu.

Premièrement, je parlerai du mot Père, l'Ancien Testament n'utilisait pratiquement pas la notion de paternité, sauf comme une image de la miséricorde de Dieu : "comme un père aime ses enfants, ainsi Dieu est miséricordieux envers ceux qui Le craignent", lisons-nous dans le psaume des Vêpres (Psaume 104). Ce qui était une image, devient une réalité, la paternité apparaît comme le nom indicible de la première personne de la divine et bienheureuse Trinité. Il faut se dire que nous banalisons le nom du Père, que nous banalisons le Notre Père également, nous parlons de Dieu le Père, Dieu le Fils, nous les énumérons assez facilement, et nous reléguons par le fait même Dieu le Père quelque part très haut dans les cieux, sans qu'il nous concerne vraiment. Nous oublions que le don que Jésus nous a fait de ce mot, de ce nom ineffable "Père", est la prière la plus intime de Jésus Lui-même, est le nom dans lequel se résume sa propre prière "Abba, Abba, Père, Père". Rien d'autre pourrait-on dire ne sort de la bouche de Jésus, tout le monde de Jésus, c'est ce nom de Père. Ce nom de Père nous est communiqué non pas pour en faire un titre ou un objet, ou un nom parmi d'autres, nous ne devrions même pas dire "le Père", mais nous ne devrions dire que "Père", en sachant que notre cœur devrait exploser de joie et d'émotion chaque fois que ce Nom est prononcé. Mais combien de fois nous tous, nous sommes bien en deçà de cette réalité, de ce mystère, de ce don infini de paternité, de filiation. Nous devenons enfants du Père, et le Père par ce fait même, n'est plus Yahvé céleste lointain, mais Il vient et Il fait sa demeure en nous, Il habite en nous. C'est, je crois, la première chose qu'il faut dire.

Dans l'Évangile selon saint Jean, nous avons encore entendu "Père, je leur ai révélé ton Nom". Jésus dit cela avec solennité, avec une force d'émotion et de tendresse et de compassion d'humanité infinie : "Père, je leur ai révélé ton Nom".

La seconde chose qui apparaît dans la parole de Jésus "soyez miséricordieux comme

votre Père céleste est miséricordieux", c'est que la sainteté de l'Ancien Testament se transmet ou plutôt se transforme ou se mue en miséricorde, en amour, en compassion, en pardon. Les Évangiles n'hésitent pas à nous rappeler que la miséricorde, c'est la nature même de Dieu. Dieu fait miséricorde, envoie sa pluie sur les bons et les méchants. "Dieu est amour" dira la première épître de saint Jean, Dieu a tant aimé le monde qu'Il a envoyé son Fils unique pour que nul ne périsse mais qu'il ait la vie éternelle. La miséricorde est donc l'aspect de l'amour envers l'homme déchu, l'aspect du Dieu qui descend jusqu'à nous, qui a compassion, qui souffre, j'oserais dire, de la souffrance humaine. Dieu, nous ne devons pas craindre de le dire, souffre, Il n'est pas indifférent à nos souffrances, à notre misère et à notre péché. Par conséquent la miséricorde, c'est ce mouvement continu de descente où Dieu sort de Lui-même, où Il va dans la montagne comme le berger pour atteindre la brebis perdue, la prendre sur ses épaules et la ramener au bercail, ce sont toutes ces images que nous connaissons et que nous aimons profondément.

Dieu est donc miséricorde, et cette miséricorde du Père, est manifestée en Jésus.

Nous savons ainsi que Jésus est l'image du Dieu invisible. Nous pouvons donc dire qu'Il est l'icône de la miséricorde du Père. Il en est l'icône vivante, Il l'incarne en Lui-même par chaque parole, par chaque geste, par ses souffrances, par sa mort, par sa résurrection, par le don du Saint-Esprit, par le fait qu'Il nous rassemble tous ensemble pour que nous puissions baigner dans cet amour divin, dans cet amour du Père, nous ramenant toujours au Père qui est la source de l'amour, la source de la vie, la source de la miséricorde, la source de l'Esprit Saint. Cette miséricorde que Jésus nous communique, Il en est la manifestation, l'icône vivante. Qui dit icône vivante dit qu'Il est l'Image de Celui qui L'envoie. Ramenons donc toujours notre prière à travers Jésus nécessairement vers le Père. Il est difficile de prier le Père et il faut toute la présence de Jésus en nous et toute la puissance de l'Esprit, pour que le mot "Père" devienne une parole vivante et non pas une parole banale et stéréotypée.

La troisième chose qu'il faut dire c'est que, tandis que l'Ancien Testament disait "soyez saints, car je suis saint", en créant une sorte de lien de causalité, parce que Dieu est saint, nous sommes saints, ici dans "soyez saints comme votre Père céleste est saint", il y a un appel à ressembler au Père. L'Ancien Testament disait déjà que l'homme est créé à la ressemblance de Dieu, mais l'Ancien Testament n'était pas encore capable de dégager le mystère de cette ressemblance, Dieu était lointain et l'homme était pécheur et écrasé par la puissance, la grandeur et la sainteté de Dieu. Mais lorsqu'il s'agit de miséricorde et d'amour, il y a un lien intime qui se tisse désormais entre Dieu et nous et nous sommes appelés à naître dans la miséricorde, à grandir en elle et à atteindre la pleine stature de l'âge adulte, de la perfection de Jésus.

Quel est donc ce mystère de notre croissance en Jésus et de la croissance de Jésus en nous ? C'est le mystère de l'Esprit Saint. Nous voyons donc que cet appel de Jésus "soyez miséricordieux" est un texte véritablement trinitaire. Il fait référence au Père, Jésus en est la révélation, et l'Esprit Saint en est la puissance infinie, la puissance qui respecte la liberté, la personnalité la plus intime, la plus libre de l'homme, mais qui en même temps creuse en nous un creux, un désir, une souffrance, un besoin et qui peu à peu nous transforme. Il rend le Seigneur Jésus présent de telle manière que c'est Jésus qui commence à aimer en nous, de telle manière que notre amour, notre faiblesse plutôt avant tout, est fortifié de telle manière que notre crainte et nos petits sentiments humains sont infiniment dépassés, de sorte que Jésus regarde par nos yeux, qu'Il parle par notre bouche, qu'Il aime aussi par notre cœur. Il y a ainsi une fusion et une union profonde, c'est cela l'union eucharistique, cette union mystique indicible à laquelle nous

sommes tous appelés et qui est l'œuvre du grand Maître d'œuvre de notre salut qui est le Saint-Esprit.

Par conséquent nous avons maintenant à dégager cette ressemblance, disons-le donc, à dégager, à faire apparaître cette icône intérieure en nous.

Pour terminer, je dirais qu'il faut retrouver et découvrir, pour nous-mêmes avant tout, et pour les autres aussi, le lien, non pas une analogie extérieure, mais la correspondance profonde et intime entre les icônes dans lesquelles nous baignons, qui nous entourent et cette icône intérieure qui est dans le cœur de chaque être humain. Dans la mesure où nous dégagerons de notre cœur l'image du Christ, l'image du Pauvre des béatitudes, l'image du Miséricordieux, l'image de Celui qui a manifesté la folie de l'amour de Dieu pour l'humanité, pour chaque être humain, eh bien dans cette même mesure, les icônes que nous vénérons, qui sont le cadre nécessaire de notre culte, de notre prière, de notre adoration, de notre joie, ces icônes redeviendront pour nous-mêmes non pas des icônes stéréotypées du passé, mais des icônes vivantes. Si au contraire l'icône qui est en chacun de nous dort, si elle est occultée par les scories de notre égoïsme, de nos péchés, de nos égocentrismes, de tout ce désordre, de l'impureté qui est en nous, du mensonge, de l'orgueil, eh bien alors, les icônes extérieures auront beau être belles, elles ne parleront pas et elles risqueront même de masquer la présence de Dieu. Il faut donc absolument faire grandir la correspondance, le lien entre l'icône intérieure et l'icône extérieure. C'est d'ailleurs le secret et la vocation de tout iconographe, de tout théologien, parce que le théologien ou le prédicateur est aussi un iconographe, lui aussi dépeint, pour ainsi dire, l'image du Christ telle qu'elle est en lui, et telle qu'avec tant d'efforts et d'indignité il cherche à faire sortir. Demandons donc au Seigneur la grâce que l'icône intérieure qui est en nous, par les prières des Saints Pères des Conciles œcuméniques et de ceux qui par leur souffrance et leur sang et leur témoignage, défendirent et proclamèrent la vérité de l'icône, demandons donc que cette icône intérieure jaillisse du plus profond de nous-mêmes et qu'elle soit la vraie parure de l'Église. Amen.

"Le Fils qui s'est levé du père comme un soleil en deux natures est né d'une femme ineffablement ; L'ayant connu, nous ne pouvons renier l'empreinte de ses traits, mais la reproduisons pour la vénérer fidèlement ; c'est pourquoi l'Église, conservant la vraie foi, baise l'icône du Christ incarné."

*(Kondakion de la Fête, ton 6)*



### **DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE**

**Commentaire par Origène (v. 185-253)**

**« Jésus se rendit dans la région de Tyr »**

Jésus est sorti d'Israël (...) : « En sortant de là, Jésus entra dans la région de Tyr » (Mt 15,21), nom qui veut dire « le rassemblement des nations. » C'était afin que, parmi les gens de ce territoire, ceux qui croyaient puissent être sauvés quand ils en seraient sortis. En effet, prête attention à ces mots : « Voici qu'une femme, une Cananéenne, sortant de ces territoires, poussa des cris en disant : 'Pitié pour moi, Seigneur, Fils de David ; ma fille est tourmentée par un démon' » (v. 22). À mon avis, si elle n'était pas sortie de ces territoires, elle n'aurait pas pu pousser vers Jésus ces cris jaillis « d'une grande foi »,



comme il en a témoigné lui-même (v. 28).

« Selon la proportion de notre foi » (Rm 12,6), on sort du territoire des nations païennes (...). Il faut sûrement croire que chacun d'entre nous, quand il est pécheur, se trouve dans le territoire de Tyr ou de Sidon, ou du Pharaon et de l'Égypte, ou bien de n'importe quel pays étranger à l'héritage de Dieu. Mais quand le pécheur quitte le mal, revenant au bien, il sort de ces territoires où règne le péché : il se hâte vers les territoires qui sont la part de Dieu (...).

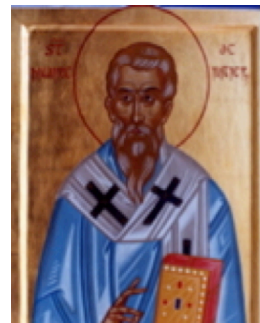
Remarque aussi cette sorte de marche de Jésus à la rencontre de la femme de Canaan ; car il semble se diriger vers la région de Tyr et de Sidon (...). Les justes sont disposés au Royaume des cieux et à l'élévation dans le Royaume de Dieu, mais les pécheurs sont disposés à la déchéance de leur méchanceté (...). La Cananéenne, en quittant ces territoires, quittait cette disposition à la déchéance, quand elle poussait des cris et disait : « Pitié pour moi, Seigneur, Fils de David. » (...) Toutes les guérisons que Jésus a accomplies (...), comme les évangélistes les ont racontées, ont eu lieu alors pour que ceux qui les voient aient la foi. Mais ces événements sont le symbole de ce qui est toujours réalisé par la puissance de Jésus, car il n'y a pas d'époque où ce qui est écrit ne se réalise pas, exactement de la même façon.

Commentaire sur S. Matthieu, Livre XI, chap.16 ; SC 162 (Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu, tome I. Livres X et XI ; trad. R. Girod ; Éd. du Cerf 1970, p. 357-363, rev.)

### **Commentaire par Saint Hilaire de Poitiers (v. 315-367)**

#### **« Ma fille est tourmentée par un démon »**

Cette Cananéenne païenne n'a plus besoin elle-même de guérison, puisqu'elle confesse le Christ comme Seigneur et Fils de David, mais elle demande du secours pour sa fille, c'est-à-dire pour la foule païenne prisonnière de la domination d'esprits impurs. Le Seigneur se tait, gardant par son silence le privilège du salut à Israël. (...) Portant en lui le mystère de la volonté du Père, il répond qu'il a été envoyé aux brebis perdues d'Israël, pour que ce soit d'une clarté évidente que la fille de la Cananéenne est le symbole de l'Église. (...)



Il ne s'agit pas que le salut ne soit pas donné aussi aux païens, mais le Seigneur était venu « pour les siens et chez lui » (Jn 1,11), et il attendait les prémices de la foi de ce peuple dont il était sorti, les autres devant être sauvés ensuite par la prédication des apôtres. (...)

Et pour que nous comprenions que le silence du Seigneur provient de la considération du temps et non d'un obstacle mis par sa volonté, il ajoute : « Femme, ta foi est grande ! » Il voulait dire que cette femme, déjà certaine de son salut, avait foi – ce qui est mieux encore – dans le rassemblement des païens, à l'heure qui approche où, par leur foi, ils seront libérés comme la jeune fille de toute forme de domination des esprits impurs. Et la confirmation de cela arrive : en effet, après la préfiguration du peuple des païens dans la fille de la Cananéenne, des hommes prisonniers de maladies d'espèces diverses sont présentés au Seigneur par des foules sur la montagne (Mt 15,30). Ce sont des hommes incroyants, c'est-à-dire malades, qui sont amenés par des croyants à l'adoration et au prosternement et à qui le salut est rendu en vue de saisir, étudier, louer et suivre Dieu.

*Commentaire de l'évangile de Matthieu, 15 ; SC 258  
Sur Matthieu, tome II ; trad. J. Doignon ; Éd. du Cerf 1979 ; p. 39 rev.*



## **La Guérison de la Fille de la Cananéenne Homélie du Père Boris Bobrinskoy en 2005**

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit,

Voici une rencontre du Sauveur avec, encore une fois, une femme qui est dans la peine. Comme elles devaient être nombreuses ces femmes qui L'entouraient et sur lesquelles se déversait, comme un flot abondant, la grâce de Sa compassion, de Sa tendresse et de Son amour !

Aujourd'hui, cette rencontre est particulière, elle est presque inimaginable puisqu'il s'agit d'une païenne. Or, aux yeux des Juifs, « païen » signifie « idolâtre ». Les Juifs non seulement professaient un mépris mais surtout instaurent une distance, un refus, une coupure jusqu'à éviter de parler et même d'approcher les païens. « Qu'y a-t-il de commun entre Bélial et le Christ ? » dira saint Paul lui-même. Saint Jean nous appellera à son tour à nous garder des idoles. Comment a-t-il été possible que Jésus accueille, accepte de parler et, plus encore, de faire miséricorde à cette femme ?

Cela nous concerne tous aujourd'hui car il faut rappeler avant tout que les idoles ne sont pas seulement païennes. Nous sommes environnés d'idoles. Les idoles, en effet, ne sont pas seulement Baal, Zeus ou Vénus. Ces idoles du passé sont des symboles d'idoles intérieures, idoles de notre temps car idoles de tous les temps. Une idole est tout ce que nous plaçons sur un piédestal lorsque nous nous détournons du Seigneur. Nous érigeons des idoles lorsque nous oublions le Seigneur et lorsqu'au contraire nous nous souvenons de Lui alors ces idoles sont renversées.

C'est peut-être encore plus aigu à notre époque où tant de réalités, tant de marchandises, tant d'idées, tant de nourritures terrestres nous sollicitent, attisent notre faim et notre soif, inspirent notre désir et, finalement, accaparent toute notre attention. Voilà des idoles bien pernicieuses parce que derrière ces désirs humains il y a aussi les forces sataniques qui exploitent, à leur profit, tous les biens terrestres prodigués par Dieu pour nous alourdir afin que la pesanteur gagne sur la grâce dans le seul but de nous éloigner de Dieu.

Cette rencontre inimaginable se réalise car si les idoles sont jetées à terre les personnes humaines demeurent des personnes aimées de Dieu : « Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils, son unique, pour que quiconque croit en Lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. » Tant aimé le monde ! Quiconque ! Le Seigneur embrasse du même regard d'amour et de compassion les chrétiens et ceux que nous appelons païens ou idolâtres, ceux qui ignorent Dieu, ou ceux qui le louent à leur manière soit dans d'autres religions soit par la loi et la conscience de leur propre cœur. Et c'est dans cet esprit-là qu'il faut aborder cette rencontre du Seigneur avec cette femme, Cananéenne pour saint Matthieu tandis que saint Marc dit Syro-phénicienne, tous deux désignent des contrées peuplées de païens aux frontières de la Galilée et de la Judée.

Cette femme a appris que Jésus était dans la maison, elle s'est précipitée, peut-être a-t-elle dû se frayer un chemin à travers la foule et, finalement, elle crie de tout son être « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! » « Seigneur, Fils de David » : elle a donc entendu parler de ces titres que le peuple juif donnait à Jésus et elle n'hésite pas à les employer. Pourtant, comment pouvait-elle L'appeler « Seigneur » ? car appeler Jésus « Seigneur » c'est reconnaître Sa seigneurie. L'appeler « Fils de David » c'est confesser qu'Il est le Messie.

Quand elle ajoute : « Ma fille est cruellement tourmentée par le démon » le Seigneur

ne répond pas. Il paraît l'ignorer, on pourrait dire qu'il l'ignore « royalement ». Mais l'insistance de la femme et l'indifférence de Jésus exaspèrent les disciples qui en viennent à dire « Mais laisse-la aller, exauce-la parce qu'elle nous accable, fais donc quelque chose pour qu'elle ne nous sollicite plus. ». Alors, nous connaissons cette parole dure du Sauveur : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la Maison d'Israël. » C'est déjà beaucoup ! ainsi Jésus n'est pas venu sauver les justes mais les pécheurs, les brebis perdues de la Maison d'Israël. Et pour bien comprendre cette parole, il nous faudra encore découvrir ce qu'est cette Maison d'Israël et de quelles brebis perdues il s'agit.

Alors, elle ne crie plus, elle s'approche de Jésus et se prosterne : « Seigneur, viens à mon secours ! » et Jésus lui répond par des paroles définitives qui sonnent comme une fin de non-recevoir : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens » Quel cinglant mépris dans ce « jeter aux petits chiens » ! Pour cette femme dans la souffrance, c'est terminé ! Comment a-t-elle pu supporter une telle parole de rejet de la part de celui qui passait pour la bonté même ? Il n'y a donc plus rien à dire, il n'y a plus rien à espérer. Elle n'a plus qu'à s'en aller avec sa douleur.

Et alors que tout semble perdu, surgit en elle une extraordinaire inspiration qui ne peut pas trouver sa source uniquement dans la puissance de l'amour maternel. Si elle ose cette réplique que nous entendrons jusqu'à la fin des siècles c'est évidemment parce qu'elle a la certitude qu'en Lui réside, quoi qu'il dise, non seulement le pouvoir de guérir mais, avant tout, une compassion débordante : « Oui, Seigneur, mais même les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Elle ne revendique rien de plus. Il lui suffit d'être un petit chien mais un petit chien qui est accueilli, qui a sa place sous la table et auquel on réserve les miettes.

Ce dialogue bouleversant, et scandaleux au premier abord, constitue un double enseignement adressé au peuple et aux disciples eux-mêmes. C'est d'abord le rappel : quelle est la place de Jésus ? pourquoi est-Il venu ? Mais en sollicitant au plus profond le cœur de cette femme, Jésus éveille en elle, on peut le dire, une réponse qui résonne comme une formidable leçon pour les disciples, pour la foule et pour nous à travers les siècles.

Pour notre leçon, le Seigneur a adopté une attitude de dureté et d'indifférence. Dans une autre parabole, Jésus parle d'un juge inique, dur et injuste auquel s'est adressé en vain une pauvre veuve pour qu'il lui soit rendu justice ; mais à force de l'importuner la veuve parviendra à ses fins : en réponse à sa persévérance, le juge accédera à sa demande et lui fera justice. Paradoxalement, Jésus prend donc aujourd'hui le visage d'un juge dur et inique qui prononce des sentences sévères et qui, par conséquent, provoque et révèle ainsi véritablement le cœur profond de cette femme. Toute autre se serait éloignée, mais cette païenne exprime une foi profonde et témoigne de sa confiance avec humilité : « Oui, je veux bien être appelée un petit chien, si les petits chiens se nourrissent aussi de la table de leur maître. »

Tout cela est important pour nous parce que cette femme manifeste non seulement la puissance de l'amour mais aussi ce que j'appellerais la « violence de la certitude ». Certitude qu'il peut aider, exaucer, guérir et, en définitive, qu'il peut chasser le démon de sa fille malade. Ceci me fait inévitablement penser à une autre parole du Seigneur où Il dit que « le Royaume de Dieu se prend par la violence ». En chacun de nous il faut en vérité une certaine violence pour nous arracher à la pesanteur de la terre, pour rompre les amarres, pour nous élever vers le Seigneur en le suppliant – je dirais même – en exigeant de Lui à l'instar de Moïse lui-même dans la brèche devant l'ange qui devait exterminer les fils d'Israël. Ainsi, comme Moïse qui s'interposa entre l'ange et le peuple, nous aussi nous pouvons nous relever et nous tenir debout dans la brèche pour dire au



Seigneur « Eh bien ! Seigneur, je suis là debout devant Toi, je Te supplie, T'implore et Te prie avec l'audace de l'enfant, avec le courage et la confiance des fils que nous sommes, de faire miséricorde ! »

C'est la prière des saints. C'est la prière de saint Silouane de l'Athos qui priait « que le monde entier connaisse Ta miséricorde et reçoive Ton Esprit Saint ». Cette prière audacieuse est celle de l'Église et des chrétiens. Nous ne prions pas seulement pour nous-mêmes, nous prions pour le peuple humain, pour le genre humain tout entier.

Et lorsque nous sommes ici rassemblés dans le Corps du Christ auquel nous allons participer, nous partageons non pas les miettes mais le Pain du Seigneur. Dans la liturgie, le Pain du Seigneur s'offre d'abord à nous par la parole de l'Évangile, par la parole vivante du Seigneur qui sort de Sa bouche, car « l'homme ne vivra pas de pain seul mais de toute parole venant de la bouche de Dieu ». Puis, nourris de cette parole vivante du Seigneur nous allons nous nourrir bientôt de ce « pain céleste » et nous allons nous abreuver de la « boisson d'immortalité », comme le disent les Pères. Alors, nous devons penser que tout cela doit déborder de nous-mêmes. Il faut, dirais-je, que les murs de l'Église éclatent de ce débordement dans une explosion d'amour. Lorsque nous dirons « Sortons en paix » il faut que cela sorte vraiment, que nous sortions en portant en nous, devons-nous dire, « des miettes », ou devons-nous dire simplement la lumière du Christ. Il faut qu'avec nous se diffuse ce feu de l'amour divin qui nous embrase et qui seul peut véritablement être contagieux et allumer les cœurs humains.

Puissions-nous aussi à l'image de cette femme dire au Seigneur « Il est bien que les petits chiens mangent les miettes ». Et dans cet esprit, soyons les hôtes à la table du Seigneur et ne considérons pas avec dédain les « petits chiens » qui sont au dehors car tous sont aimés de Dieu, tous sont potentiellement Ses enfants pour la vie éternelle.

Amen.



**Homélie du P. Placide Deseille  
pour le 17e dimanche de Matthieu 2008.  
*Les dons de Dieu ne se communiquent  
qu'aux humbles.***

Il y a quelques jours, nous célébrions la Sainte Rencontre du Seigneur et du « petit reste » d'Israël. Les prophètes avaient annoncé que devant l'impiété, devant le refus d'obéir à Dieu d'une grande partie du peuple d'Israël, les promesses divines ne s'accompliraient qu'en faveur d'un « petit reste » fidèle du peuple de Dieu. Et ce reste s'est manifesté dans les premiers temps de la vie terrestre du Seigneur par l'accueil de Marie, de Joseph, des bergers de la crèche, et tout particulièrement du saint vieillard Syméon. Cette fête de la Sainte Rencontre que nous célébrions il y a quelques jours rappelait cette rencontre du Seigneur et des pauvres de son peuple, les pauvres d'Israël. Et aujourd'hui, en ce dimanche de la Cananéenne, nous assistons à une autre rencontre, à la première rencontre du Seigneur, durant sa vie publique, avec les gentils, avec les nations païennes. Si le Seigneur se réfugie en quelque sorte dans les confins de Tyr et de Sidon, comme le rapporte l'évangile d'aujourd'hui (Mt., 15, 21-28), c'est bien parce que les épisodes précédents de sa vie, tels qu'ils nous sont racontés par les évangiles, montrent déjà l'hostilité à son égard des scribes, des pharisiens, des sadducéens, ces sadducéens qui étaient les partisans d'Hérode, les « hérodiens » ; et c'est parce que le Christ se voit déjà repoussé par son peuple, qu'il se rend dans ces confins de Canaan, au-delà même des

frontières d'Israël, dans les terres païennes qu'étaient le Liban actuel, jadis la Syrie-Phénicie.

Sa rencontre avec cette femme, cette Cananéenne, peut sembler au premier abord un peu déconcertante. En effet, le Seigneur insiste sur le fait qu'il a été envoyé au peuple d'Israël, que sa mission personnelle était de venir se manifester au peuple d'Israël, et non pas directement aux nations païennes. Certes, les prophètes avaient annoncé cette évangélisation des nations. Les prophètes avaient annoncé qu'à la fin des temps, les peuples et les nations païennes viendraient se joindre au peuple d'Israël, au reste d'Israël. Mais le Seigneur Jésus lui-même a été envoyé d'abord au peuple juif parce que, selon le dessein de Dieu, c'est au sein du peuple d'Israël que devait s'accomplir toute la préparation de sa venue. Et si ce peuple avait été fidèle, c'est par lui que la venue du Christ aurait dû être annoncée aux nations, comme elle le sera d'ailleurs par ce reste d'Israël dont feront précisément partie les apôtres. .

Donc, l'épisode d'aujourd'hui est un épisode prophétique: le Seigneur outrepassa en quelque sorte les limites de sa propre mission qui était de se manifester à Israël et de subir le refus de la majorité de ce peuple. Mais cette femme représente dans l'évangile ces nations païennes auxquelles le Seigneur sera annoncé par les apôtres. Et c'est un geste prophétique qu'accomplit le Seigneur en faisant ainsi pressentir la conversion des nations païennes. Mais ce qui est déconcertant, c'est justement cette dureté apparente du Christ qui, en affirmant cette priorité de son envoi à Israël, traite durement cette femme. Et si elle est cependant exaucée, eh bien, n'est-ce pas précisément parce qu'elle accepte cette dureté apparente, parce qu'elle accepte l'humiliation que le Seigneur lui inflige? Ceci est très significatif pour nous. Car si cet évangile a une signification historique, si cet évangile évoque tout un aspect de l'histoire du salut, l'appel adressé aux nations, en même temps il a pour nous une portée spirituelle plus générale. Il nous apprend comment être exaucés dans notre prière. Nous voyons que cette femme a été exaucée à cause de son humilité. Mais comment son humilité s'est-elle manifestée? Par son acceptation de l'humiliation, par son acceptation de cette rebuffade que le Seigneur lui a adressée. Il y a là un aspect de la vie spirituelle, des conditions de la vie spirituelle que nous oublions trop facilement.

Saint Benoît, dans sa Règle, qui résume si parfaitement tout l'enseignement antérieur des saints pères du monachisme, aussi bien des pères d'Égypte que de saint Basile et des autres pères, saint Benoît dit que les trois conditions que doit remplir, pour mener avec fruit la vie monastique, un novice qui entre au monastère, ce sont l'amour de l'office divin, l'amour de l'obéissance et le zèle pour les humiliations.

Le zèle pour les humiliations! Je crois que c'est ce que nous oublions le plus facilement dans la vie spirituelle. Il ne s'agit pas de les subir en renâclant, mais de les aimer, en quelque sorte. Comme on doit aimer le jeûne, eh bien, on doit aussi aimer les humiliations, aimer les réprimandes, aimer tout ce qui fait souffrir notre amour-propre, tout ce qui fait souffrir notre susceptibilité ; dans la mesure où nous sommes attachés à cet amour-propre, attachés à cette susceptibilité, nous ne pouvons pas accepter qu'un langage un peu dur nous soit adressé, nous ne pouvons pas accepter les humiliations qui nous viennent du prochain. Et pourtant, dans la vie monastique, ceci a sa place, et une place importante. Il suffit de relire la grande monition que l'higoumène adresse au nouveau profès dans le rite orthodoxe de la profession monastique, monition où justement il insiste sur le fait de supporter des humiliations, en même temps que des épreuves que le moine peut rencontrer quotidiennement, sous une forme ou sous une autre.

Dans la mesure où nous n'acceptons pas les humiliations que nous recevons de la part

du prochain, – et ceci vaut non seulement pour les moines, mais pour tout chrétien qui veut progresser réellement dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, – dans la mesure où nous n'acceptons pas ces humiliations, où elles nous amènent à nous stresser, à nous durcir, à nous fermer, eh bien, cela est un signe que nous n'avons pas encore fait un pas dans la vie spirituelle, que nous n'avons pas véritablement renoncé à notre moi, à notre ego, et que, au contraire, nous nous y cramponnons. C'est une chose extrêmement importante, c'est un aspect de la vie spirituelle qui est fondamental et que nous négligeons facilement.

Oui, nous ne pouvons progresser réellement dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, dans l'intimité avec le Seigneur, que dans la mesure où nous acceptons cette mort à notre moi, à notre susceptibilité, à notre amour de nous-même. C'est une condition absolument fondamentale. Dans le fait que cette femme cananéenne accepte cette rebuffade du Seigneur, non pas en rechignant, mais au contraire avec un humour délicat, en répondant: « Oui, mais les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leur maître ! » on voit chez elle une attitude admirable d'humilité, qui montre bien que cette femme est aux antipodes des sentiments de susceptibilité que j'évoquais à l'instant.

Eh bien, que l'exemple de la Cananéenne nous instruisse pour notre vie spirituelle. Comprendons bien que c'est dans la mesure où nous sommes humbles que nous pouvons recevoir les dons de Dieu. Dans ses écrits, saint Isaac le Syrien cite souvent l'Écriture, mais il est rare qu'il cite deux fois le même texte dans toute son œuvre. Or il est un texte qui revient au moins cinq ou six fois dans son œuvre, c'est: « Les dons de Dieu ne se communiquent qu'aux humbles » (Sir 3, 19). Oui, l'humilité est la condition fondamentale du progrès dans la vie spirituelle. Tout le reste, toute notre ascèse, les jeûnes, tout cela, comme le disait un père du désert dans un apophtegme, tout cela n'a d'autre but que de rendre notre âme humble. Il faut le vivre, le pratiquer dans un esprit d'humilité. C'est l'humilité, qui, elle, nous permet de recevoir véritablement les dons de Dieu, qui permet à notre prière d'être exaucée, qui nous permet de progresser dans la vie spirituelle. C'est l'humilité seule, lorsqu'elle est parfaite, qui permet à notre sensibilité spirituelle de s'éveiller et nous fait accéder à la contemplation, à la théôria. On ne peut s'élever dans la vie spirituelle qu'à condition de creuser toujours plus profondément ces fondations de l'humilité. Oui, c'est cela que nous enseigne aujourd'hui l'exemple de la Cananéenne.

Puissions-nous par son intercession, car elle est certainement aujourd'hui l'une des saintes qui entourent le trône de l'Agneau et participent à la liturgie céleste, obtenir cette humilité, obtenir ce support patient des humiliations, obtenir cette absence de susceptibilité, d'amour-propre, et alors, oui, nous pourrions véritablement entrer dans l'intimité du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, Trinité sainte qui est louée et glorifiée dans les siècles. Amen.

**Les Homélies du P. Placide Deseille**

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*  
est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>